est un esprit subtil, aigu, polymorphe, qui pénètre jusqu'aux limites de l'âme et de la « chair », non pour les « séparer », pour les « démêler » *(ibid.)*, mais pour en opérer la confusion, par l'*obnubilation* qu'elle provoque en nous[1].

Il agit donc en poëte d'en-bas, multiplie nos mirages, substitue au cosmos, tel que Dieu l'a conçu et voulu, cette « figure qui passe », cette *mâya*, cette *mâyaviroupa* de I Cor., 7 : 31 ; il environne tout, même l'ignoble, d'une phosphorescence attirante. Sans lui, les jouissances inférieures nous eussent tenté silencieusement, sans ivresse, sans atmosphère d'ébriété ; c'est à peine si l'homme se fût aperçu de cet appel timide, modeste, honteux. Mais, grâce à lui, la tentation, éclairée des feux de la rampe, s'est faite agressive, « parlante », tenace, enveloppante. Et le point faible de la cuirasse humaine, Satan le choisit aussi subtilement que son arme : ce n'est pas l'homme qu'il attaque d'abord, la « tête », comme dit saint Paul, le pôle rationnel et volontaire dans cet être duel qu'est Adam, créé « mâle et femelle » ; mais la femme, l'élément impulsif et passif de notre nature. Elle n'a pas vu, alors qu'elle l'aurait pu et dû, où la menaient le doute et le marivaudage à propos du « mangerais-je ? mangerais-je pas ? » ; cette convoitise qu'elle pouvait cependant discerner en elle-même et freiner, elle l'a laissée gagner de proche en proche, non « de gloire en gloire », mais de honte en honte, d'obnubilation en obnubilation, de ténèbre en ténèbre. Tant et si bien qu'elle finit par devenir tentatrice à son tour. Si le Nouvel Adam est « l'esprit qui donne la vie », alors que l'ancêtre de la race ne fut qu'une « âme recevant la vie », en Éden le Démon a joué le rôle d'esprit meurtrier ; et, de même qu'il avait en soi les sources de la mort, il a donné à la mère du genre humain de les avoir en elle à son tour (cf. Jean, 5 : 26). Nous verrons dans un instant quel graphique esquissait de cette séduction la théologie rabbinique. Contentons-nous d'observer, ici, que l'homme eût, sans doute, résisté à la tentation venue des sens, et, même, qu'il eût flairé, pressenti, le caractère spécieux et fallacieux de l'insinuation spirituelle. Mais il semble qu'il ait fléchi par faiblesse, par mollesse et complicité de l'amour coupé de sa surnaturelle vigueur et rigueur, qu'il se soit vu contraint de choisir entre Élohîm et son épouse déchue ; c'est donc par un sens dévié de sa responsabilité qu'il se serait engagé, les yeux ouverts, en parfaite connaissance de cause, dans le piège : « Ce n'est pas Adam qui fut séduit ; c'est la femme qui, séduite, est tombée dans la transgression » (I Tim., 2 : 14).

Pesons, dans Genèse, 3 : 14, les termes énonçant la sentence passée sur le Serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit »... Nous avons vu, déjà, que la sanction définitive est concomitante à la Parousie, qu'elle doit être prononcée au Grand Jour du Seigneur. Il semble, d'après ces paroles d'Élohîm, qu'une dernière chance restait offerte — ouverte — au Réprouvé. Mais d'avoir ruiné l'homme le rend impardonnable ; c'est qu'aussi bien tout le plan créateur repose sur le rôle médiateur de l'espèce. Après la Chute, chaque acteur de ce drame se voit infliger le châtiment qui convient le mieux à sa culpabilité, une sanction qu'on pourrait dire « connaturelle ». L'homme continuera d'assujettir la nature sensible, toutefois non plus avec puissance et dans la joie, comme primitivement décrété, mais dans la sueur, l'effort souvent stérile, tous les tracas nouveaux qu'il s'est lui-même suscités. La femme ne cessera plus de convoiter, de « porter

1. *Tuphôtheïs* = I Tim., 3 : 6 ; *tetuphôtaï* = I Tim., 6 : 4 ; *tetuphômenoï* = 2 Tim., 3 : 4. Le tout, de *tuphos* = vapeur, fumée.